



N° 16. — 2^e année

JANVIER 1918

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : Bois gravé de *Frans Masereel* — Camarade! *Maxime Gorki* — Noël, des morts, d'autres morts..., *Andrée Jouve* — Europe, *Léon Bazalgette* — Les Petites Baraques, *Jehan Rictus* — Fraternité, *Edmond Dardel* — Livres et Revues.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. 50 — Six mois, 1 fr. 25
Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER
Case postale 13718 Jonction, Genève.

Camarade!

I

Dans cette ville, tout était étrange, tout était incompréhensible. Une multitude d'églises enfonçaient dans le ciel leurs coupes bigarrées et voyantes, mais les murailles et les cheminées des fabriques étaient plus hautes que les clochers; les temples, étouffés par les façades pesantes des édifices de commerce, se perdaient dans les files mortes des murs de pierre, comme des fleurs bizarres dans la poussière et les décombres. Et quand les cloches des églises appelaient à la prière, les cris de cuivre, rampant sur le fer des toits, disparaissaient impuissants dans les fentes étroites, entre les maisons.

Les maisons étaient énormes et souvent belles; les hommes laids et toujours nuls; du matin au soir ils couraient, affairés, comme des souris grises, à travers les rues étroites et courbées de la ville, et avec des yeux avides cherchaient les uns du pain, les autres des plaisirs — tandis que d'autres, debout au croisement des rues, de leur œil hostile et attentif, veillaient, pour que les faibles obéissent aux puissants sans murmurer. On appelait puissants les riches; tout le monde croyait que seul l'argent donne l'autorité et la liberté. Tous désiraient l'autorité, car tous étaient esclaves; le luxe des riches faisait naître l'envie et la haine des pauvres; personne ne connaissait de meilleure musique que le son de l'or, et c'est pourquoi chacun était l'ennemi de son voisin — et la reine de tous était la cruauté.

Parfois, au-dessus de la ville, brillait le soleil, — mais la vie était toujours obscure, et les hommes pareils aux ombres. La nuit, ils allumaient beaucoup de feux joyeux; mais alors sortaient dans les rues des femmes affamées, elles allaient vendre pour de l'argent leurs caresses; de partout montaient aux narines l'odeur des nourritures variées; et partout, silencieux et avides, brillaient les yeux méchants et affamés; et au-dessus de la ville nageait doucement le gémissement étouffé du malheur, qui n'avait pas la force de crier pour se faire entendre.

La vie de tous était ennuyeuse et anxieuse; tous étaient ennemis et coupables, et rares étaient ceux qui se sentaient avoir raison; mais ils étaient grossiers comme des bêtes, et plus cruels que des bêtes.

Tout le monde voulait vivre, et personne ne savait comment vivre; personne ne pouvait suivre librement le chemin de ses désirs, et chaque pas vers l'avenir vous forçait, que vous le vouliez ou non, à vous retourner vers le présent, qui, de ses mains puissantes de monstre inassouissable arrêta l'homme à mi-chemin, et dans ses embrassements collants, l'étouffait.

L'homme, en peine et dans le doute, s'arrêtait épuisé devant la face hideusement enlaidie de la vie. Avec ses milliers d'yeux, tristes et délaissés, elle lui regardait droit au cœur et lui demandait quelque chose. Alors s'éteignaient dans l'âme de l'homme les images de l'avenir, et le gémissement de sa faiblesse se noyait dans le chœur discordant des gémissements et des lamentations des éreintés par la vie, des hommes malheureux et misérables.

On se sentait toujours dans l'ennui, toujours anxieux. Et autour des hommes, comme une prison, reflétant les rayons éclatants du soleil, se tenait debout cette ville morne et sombre — tas de pierres, réguliers jusqu'au dégoût, ayant absorbé les temples.

Et la musique de la vie était le sanglot étouffé de la peine et de la colère, le murmure sourd de la haine cachée, l'aboïement furieux de la cruauté, le sifflement lascif de la violence...

II

Dans la mêlée obscure du chagrin et du malheur, dans l'escarmouche fiévreuse entre l'avidité et la misère, dans le limon de l'égoïsme misérable, — à travers les sous-sols des maisons, où habitait la pauvreté qui avait fait la richesse de la ville, imperceptibles se promenaient des rêveurs isolés, pleins de foi en l'homme, étrangers à tout le monde, prêcheurs de la révolte, étincelles rebelles du feu lointain de la vérité. Dans les sous-sols, ils appor-

taient toujours secrètement avec eux de petites graines fécondes de la simple et grande doctrine, et tantôt rudement, avec un éclat froid dans les yeux, tantôt doucement et avec amour, ils semaient cette vérité claire et brûlante dans les cœurs obscurs des hommes esclaves, des hommes que la force des avides et la volonté des cruels avaient transformés en armes aveugles et muettes.

Et ces hommes obscurs et harrassés prêtaient l'oreille avec méfiance à la musique des paroles inconnues, à la musique que leur grand cœur avait confusément attendu depuis longtemps; ils levaient peu à peu leurs têtes, ils desserraient les nœuds coulants des mensonges malins, dont leurs oppresseurs puissants et voraces les avaient entortillés.

Dans leur vie, pleine de colère sourde et écrasée, — dans leurs cœurs, empoisonnés par de nombreuses offenses, dans leur conscience, engorgée par le mensonge bigarré de la sagesse des puissants, — dans cette existence difficile et triste, imbibée d'amertume et d'humiliations, avait été jeté un mot simple et serein :

— Camarade!

Le mot ne leur était pas étranger. Ils l'avaient entendu et l'avaient prononcé eux-mêmes; mais il sonnait jusqu'à ce jour d'un son aussi creux et obtus que tous ces mots connus et effacés, qu'on peut oublier sans rien perdre.

A présent, serein et fort, il sonnait d'un tout autre son; une autre âme chantait en lui; il se trouvait en lui quelque chose de dur, de brillant, à plusieurs facettes, comme un diamant. Ils l'accueillaient avec prudence, ils commençaient à le prononcer attentivement, le berçant doucement dans leur cœur, comme la mère berce le nouveau-né dans le berceau, le contemplant avec amour. Et plus ils regardaient dans la profondeur de l'âme sereine du mot, plus il paraissait lumineux, important et éclatant.

— Camarade, disaient-ils.

Et ils sentaient que ce mot est venu pour unir le monde entier, élever tous les hommes à la hauteur de la liberté et les lier ensemble avec des nœuds nouveaux, des nœuds forts de respect réciproque, de respect pour la liberté de l'homme, pour sa propre liberté.

Quand cette parole fut enracinée dans les cœurs des esclaves, ils cessèrent d'être esclaves; et un jour ils déclarèrent à la ville et à toutes ses forces la grande parole humaine :

— Veux pas!

Alors la vie s'arrêta, car c'était eux qui étaient la force, qui donnaient le mouvement, eux et personne d'autre. Le mouvement s'arrêta, le feu s'éteignit, la ville plongea dans l'obscurité, et les puissants devinrent pareils aux enfants.

La peur s'empara des âmes des exploités; étouffant dans l'odeur de leurs excréments, ils turent leur colère, indécis, épouventés, devant la force des rebelles.

Le fantôme de la famine montait devant eux, et leurs enfants pleuraient dans l'obscurité d'une voix plaintive.

Les maisons et les temples, plongés dans la nuit, se confondaient en un chaos inanimé de pierre et de fer; le silence sinistre noyait la rue avec sa fraîcheur morte; la vie s'arrêta, car la force qui la fait naître avait pris conscience d'elle-même, et l'homme-esclave avait trouvé le mot magique invincible pour exprimer sa volonté, s'était libéré du joug, et apercevait de ses propres yeux sa force : le pouvoir du créateur.

Les journées étaient des journées d'angoisse pour ceux qui se croyaient maîtres du monde; chaque nuit, toutes les nuits étaient semblables à mille nuits, tellement était profonde l'obscurité, si pauvrement timide était l'éclat des feux dans la cité morte; et alors, lui, le monstre créé par les siècles, celui qui s'était toujours nourri de sang humain, il se dressait devant les hommes dans toute la laideur de sa stupidité, pareil à un monceau de pierres et de bois. Les fenêtres aveugles regardaient froidement et noirement les rues; et dans les rues marchaient les fiers, les vrais maîtres de la vie. Eux aussi avaient faim et bien plus que les autres, mais cela leur était connu; et leurs souffrances physiques n'atteignaient pas en acuité les souffrances des anciens maîtres de la

vie, et n'éteignait pas la flamme de leurs âmes. Ils brûlaient de la conscience de leur force, le pressentiment de la victoire luisait dans leurs yeux.

Ils marchaient le long des rues de la ville, de leur prison sombre et étroite, où ils avaient été éclaboussés par le mépris, où leurs âmes avaient été remplies d'offense; ils voyaient la grande signification de leur travail, et cela les élevait à la conscience de leur droit sacré d'être les maîtres de la vie, d'en être les législateurs et les créateurs. Et alors avec une force nouvelle, avec une clarté aveuglante jaillit devant eux la parole qui vivifie et qui unit :

— Camarade !...

Elle sonnait au milieu des paroles mensongères du présent comme un message joyeux de l'avenir, d'une vie nouvelle ouverte également pour tous, en avant, dans l'avenir lointain, ou proche ? Ils sentaient que cela dépendait de leur volonté : ils s'approchaient eux-mêmes de la liberté, ou ils éloignaient eux-mêmes son arrivée.

III

Une prostituée, hier un animal à moitié affamé, qui attendait dans la rue boueuse que quelqu'un s'approchât d'elle, et achetât grossièrement, pour une pièce insignifiante, ses caresses involontaires — une prostituée a entendu cette parole; mais, souriant avec confusion, elle n'ose la répéter elle-même. Un homme, comme elle n'en a jamais vu, vient vers elle, lui pose la main sur l'épaule, et lui parle, avec la voix d'un parent :

— Camarade !

Elle, elle rit, gênée, tout doucement, pour ne pas se mettre à pleurer de joie, de la joie qu'un cœur sali de crachats éprouve pour la première fois. Dans ses yeux qui regardaient hier encore le monde avec insouciance, ou d'un air affamé, ou du regard d'un animal abruti, brillent les larmes de la première joie propre. Cette joie des réprouvés de communier avec la grande famille des travailleurs du monde entier étincelle partout dans les rues de la ville, et les yeux éteints des maisons la contemplaient d'un regard de plus en plus sinistre et glacé.

Un pauvre diable, à qui, hier encore, pour se débarrasser de lui, on jetait un sou misérable, le prix de la compassion pour ceux qui n'ont pas faim, — un pauvre diable a aussi entendu cette parole; et c'est pour lui la première aumône qui dans son cœur rongé par la pauvreté éveille un frisson de reconnaissance.

Le cocher, un drôle de gaillard, à qui les clients donnaient de la canne sur la nuque, pour qu'il rejetât les coups sur son cheval, cet homme tant de fois battu, abruti par le fracas des roues sur la pierre du pavé, lui aussi, souriant largement, dit à un passant :

— Te conduire, quoi ? Camarade...

Et disant cela, il a peur. Ramassant les rênes, prêt à partir vivement, il guette le passant, mais il ne peut essuyer sur son visage large et rouge le sourire joyeux.

Le passant le regarde avec ses bons yeux et répond, secouant la tête :

— Merci, camarade ! J'irai à pied, ce n'est pas loin.

— Ah ! toi, petite mère fidèle ! s'exclame le cocher, et se retournant sur son siège, clignant largement et joyeusement les yeux, il file quelque part avec fracas, en poussant des cris.

Les gens marchent en groupes compacts sur les trottoirs, et comme une étincelle, éclate parmi eux de plus en plus souvent, la grande parole, appelée à unir le monde :

— Camarade !

Un gendarme aux longues moustaches, d'un air important et morne, s'approche de la foule, tassée au coin de la rue autour d'un vieillard qui parle. Ayant écouté le discours, sans brusquer, il dit :

— Pas de rassemblements... dispersez-vous, messieurs...

Puis, se taisant un instant, il baisse les yeux vers la terre et ajoute plus doucement :

— ... les camarades.

Sur les visages de ceux qui portent cette parole dans leurs cœurs, de ceux qui lui ont donné chair et âme et la lancent comme

le son houleux de cuivre d'un appel de ralliement, sur leurs visages brille le fier sentiment des jeunes créateurs; et il est clair que la force qu'ils mettent avec tant de prodigalité dans cette parole vivante ne peut désormais être arrachée ni anéantie.

Quelque part se rassemblent déjà et se rangent en lignes droites des foules grises et aveugles d'hommes armés, — c'est la colère des oppresseurs qui se prépare à repousser la vague de la justice.

Tandis que dans les rues étroites et serrées de la ville immense, au milieu de ses murs froids et silencieux créés par des mains de créateurs inconnus, la grande foi des hommes en la fraternité de tous avec tous ne fait que croître et mûrir de plus en plus.

— Camarade !

Tantôt là, tantôt ici, éclate le petit feu, appelé à devenir une flamme qui embrasera toute la terre dans un sentiment chaud de parenté entre tous les hommes. Elle embrasera la terre entière et réduira en cendres la colère, la haine et la cruauté, qui nous avilissent; elle embrasera tous les cœurs et les fondra en un cœur unique du monde entier, — le cœur des hommes véridiques et nobles, — les unira en famille des travailleurs libres du monde entier.

Dans les rues de la cité morte, créée par des esclaves, dans les rues de la ville où régnait jadis la cruauté, grandit et s'affermir la foi en l'homme, en sa victoire sur lui et sur la méchanceté du monde.

Et parmi le chaos de la vie inquiète et sans joie, telle une étoile gaie, brille le feu qui guide vers l'avenir, la parole simple et profonde comme le cœur :

Camarade !

MAXIME GORKI.

(Tr. aduit par J. CHAPIRO et P.-J. JOUVE).

Noël, des morts, d'autres morts...

C'est la veille de Noël, la ville resplendit, les messieurs et les dames parcourent les rues avec de volumineux paquets enveloppés de papier blanc, des paniers pleins de bouteilles, des gerbes de fleurs rares. On s'écrase dans les magasins où se vendent les objets brillants qui décoreront l'arbre, et les cadeaux qui s'empileront sur les tables; chez les marchands de victuailles, les garçons et les demoiselles ne savent où donner de la tête tant affluent les commandes : bonbons fins, petits fours, jambons et dindes (toutes choses, heureusement, qu'on peut acheter sans carte !). Ce soir et demain, on s'empiffrera de compagnie, on rivalisera de toilettes, de bijoux, de somptueux présents, on donnera à la vanité beaucoup plus que son compte, on gaspillera généreusement... et on sera très content de soi !

On sera très content de soi. Et j'ai entendu dans un magasin de jouets une grand'maman vénérable demander un ceinturon et un poignard, afin que le petit-fils fasse plus exactement le soldat; et une dame très comme il faut réclamer « ce jeu de massacre, vous savez?... je voudrais qu'avec des fléchettes ou un pistolet, mon petit garçon puisse tirer sur des têtes de boches... » On en avait tant vendu de ces jeux qu'il n'en restait plus. Et les enfants, aux devantures éblouissantes, admirent pendant des jours et des jours tous les merveilleux engins modernes de destruction, et l'on représente, pour

former leur âme, la guerre en petit, très consciencieusement. Rien n'y manque, même pas les blessés sanglants portés sur des civières, même pas les morts, très « naturels » qui jonchent le champ de bataille. Ceci se passe à Genève, une ville qui n'est même pas, que je sache, récemment délivrée d'une invasion, une ville qui n'est même pas en pays belligérant.

On sera très content de soi. Et tandis que certains enfants auront tant de jouets que, déjà blasés, ils les abandonneront dans les coins, et mangeront tant de bons que demain on devra les purger, des petits gosses, aussi gentils qu'eux, rêveront à l'arbre mystérieux qu'ils ont entrevu une fois et ne comprendront pas pourquoi leurs souliers sont vides. Et ceux qui ont froid près de leur feu de coke, ceux que la neige n'enchanté pas, se seraient copieusement nourris pendant une semaine de ce que chacun de ceux-là a englouti en deux jours.

On sera très content de soi. Les enfants auront été comblés de jouets guerriers, on aura exhalé sa haine entre deux marrons glacés, on aura dépensé beaucoup d'argent, parce que cette bonne guerre va encore durer longtemps, et que l'argent rentre, rentre... tellement mieux qu'en temps de paix !

.....

Là-bas, c'est un homme qui meurt, la neige est un doux oreiller qui s'enfonce sous lui, sa force s'éloigne sans à-coup, il souffre peu... Une étoile énorme dans le ciel de gelée est la lumière de sa maison où il revenait le soir à travers les oliviers, quand les roses embaumaient. Sous ce toit, une maman tendre avait allumé la lampe et l'attendait.

Cet autre meurt dans une bourrasque de vent d'ouest qui hulule, il croit entendre les voix de la mer, au temps d'équinoxe, quand les vagues montaient presque en haut de la falaise. Une lame l'atteint et l'emporte dans son tourbillon. Il ne voit plus sur la falaise la maison qui sentait le poisson, le varech et la pipe, où des yeux tendres l'attendaient.

Et cet autre encore... L'homme embrasse le sol de la forêt, crispé dans une souffrance sans fond. Tout plutôt que cette souffrance : la fin, la fin... Mais voilà que ses yeux entr'ouverts reconnaissent une branche de sapin, et il arrive dans la chambre chaude des Noëls anciens, dans l'illumination de son enfance, il n'a plus mal, il est joyeux, il a les cadeaux pour ses parents et pour ses frères et sœurs. Il les aime, il chante son amour et sa joie. Tous tendrement le regardent entrer...

Celui-ci est glacé par cette pluie éternelle; il est lucide, il sait qu'il meurt, il ne sait plus pourquoi, il croit qu'il n'y a pas de raison, son désespoir est infini et résigné. Il voit toute sa vie, il ne sait pas pourquoi il a eu tant de peine, il ne sait plus quoi regretter : la vie vaut-elle qu'on la regrette ? Oui... les gouttes de pluie sonnaient sur la toiture de zinc, il regardait les tuyaux de cheminée, des bonshommes fantastiques, et à force d'écouter, à force de regarder à la fenêtre, il s'endormait comme à présent

et sa mère l'emportait dans son lit et lui donnait un baiser tendre sur les yeux. Est-ce sa mère ? Il ne sait plus. Comme il s'endort !... C'est peut-être sa femme qui tendrement l'enlace de ses bras pour qu'il dorme mieux..

Mais d'autres n'ont pas eu la dernière vision d'amour, ils sont emportés dans l'horreur avec le déchirement de tout et l'atroce révélation de la mort : ils se tordent de douleur, et toute leur pensée ne sera jusqu'à la fin que douleur matérielle, stupide, infinie.

Ce n'est pas à sa patrie, idole lointaine et abstraite, que chacun pense en mourant, c'est au petit coin de terre où il a accroché ses souvenirs. Et cette terre, sans orgueil, sans envie, elle n'exige ni qu'il tue, ni qu'il meurt.

Ceux-là rentraient chez eux après un long voyage. Blessés ou brisés de fatigue, n'importe, ils rentraient : ils pensaient qu'ils étaient sauvés puisque la bataille les avait laissés vivants et qu'ils pouvaient compter jusqu'à quinze jours de permission. Brutalement, la catastrophe, les hommes écrasés, asphyxiés, brûlés sous les wagons en feu. Le mécanicien avait hésité à partir : la locomotive était trop légère pour un train aussi long et aussi lourd. Il y eut un entrefilet dans les journaux.

Ailleurs, c'est un joli village au vieux nom harmonieux, il a des bois de chênes rouvres, des landes de bruyères, peut-être des vignes en coteaux, mais il a aussi une usine à munitions. Un jour brutal, l'explosion, l'incendie : treize jeunes femmes sont carbonisées, neuf agonisent lentement à l'hôpital militaire de la ville (n'ont-elles pas l'honneur d'être militarisées ?) Leurs brûlures atroces les font hurler de douleur, une s'épouvante d'être aveugle, une autre voit ses doigts se détacher, une assiste au désespoir sombre de sa mère qui a déjà perdu deux fils au front. On leur fit un bel enterrement. Il y avait tous les soldats des dépôts et les convalescents, les enfants des écoles, les hauts fonctionnaires, le préfet, le général, et même le ministre ! Il y eut un entrefilet dans les journaux.

On oublie les morts des tranchées, cela va de soi ! Voilà bientôt quatre ans qu'ils s'entassent. Mais ceux-là, ceux des catastrophes ? (Vous vous souvenez bien de Courrières, de Messine, du Titanic ?) Il faut croire qu'on est endurci, c'est à peine si on leur donne une pensée à ces morts des usines, à ce train de victimes si long et si lourd !

Dites, vous qui mourez, vous qui endurez les tortures de l'attente, de l'ennui, du froid, de la fatigue, du feu, de la blessure, vous souhaitez qu'en ce jour de Noël, vos petits, tous les petits emportent dans leur cœur les divines joies de l'enfance qui ne s'effaceront pas, vous souhaitez que chacun fasse trêve à la vie écrasante, aux soucis, aux angoisses de l'heure, mais vous rêvez d'une fête grave, sobre, où vive votre souvenir, où l'on ne se moque ni de vous, ni de votre sacrifice, ni de la misère du monde.

Noël 1917.

ANDRÉE JOUVE.

Europe

Il nous paraît indiqué de publier cet essai d'avant-guerre, édité par la revue l'Effort Libre en 1913, et dû à la plume généreuse de Léon Bazalgette, un des hommes les plus représentatifs de la jeune littérature française, — jeune d'esprit surtout.

*L'Angleterre a-t-elle donc tout le soleil qui luit ? Les jours, les nuits
Cela n'existe-t-il qu'en Angleterre ?
..... Songe, je te prie,
Qu'il est des vivants ailleurs qu'en Angleterre.*

SHAKESPEARE (Cymbeline).

Pourquoi ce mot s'est-il dépouillé, un jour, de sa banalité quotidienne pour s'illuminer à mes yeux d'un sens plus clair et si profond ? Je m'en souviens : ce fut bref comme l'arrêt du convoi entre les parois émaillées de la station où s'étaït, dans une lumière fatiguée, cet « Europe », répété par des voix indifférentes. Soudain je vis ce mot jusqu'au fond de ses racines, dardant vers la foule qui passait tout le jour, oublieuse, ses six grandes lettres qui voulaient dire : *aux larges yeux*, à l'ample vision...

Le beau nom et comme il convient à la race clairvoyante qui le reçut par hasard en héritage ! Et comme il nous oblige surtout à nous en montrer plus dignes encore, afin que nous devenions vraiment des Européens, des hommes qui voient largement, — qui découvrent, dans les lignes du visage de leur province, le prolongement des traits d'autres provinces à l'infini, — qui lisent partout des parentés et des concordances, et s'en éprouvent grandis.

Cet âge, d'ailleurs, où des forces innombrables et croissantes à l'œuvre autour de nous et en nous, entraînent continuellement chacun, le plus souvent à son insu, vers un élargissement de soi-même, renferme maintes promesses que nous pourrions être un jour ces hommes-là. Ces promesses ne sont pas demeurées cachées pour tous. Depuis longtemps il en est qui ont entrevu toute cette vie nouvelle qui sourd, et les bienfaits de ces échanges, de ces liens, de cette interpénétration, tissant au-dessus des frontières un réseau toujours plus complexe et plus fort ; il en est qui se sont émerveillés de voir pousser sur le vieux tronc durci de l'humanité ces tiges fraîches, frêles encore, mais d'une si belle venue, — qui ont éprouvé en eux-mêmes, à certaines heures, une transformation de leur conscience, un retentissement du tout en chacune des parcelles que nous sommes, un sentiment jeune de l'unité du monde, — qui ont aperçu, çà et là parmi nous, quelques grands individus d'un type inédit : les nouveaux Européens.

N'est-ce pas admirable que ce soit au plein de cette évolution, qui est probablement le phénomène interne le plus caractéristique de notre âge, — au moment où se forge, en Occident et au-delà, par le jeu même des forces de la vie moderne autant que par la volonté consciente des ouvriers manuels et intellectuels, un *catholicisme* inattendu (qui ne sera pas, comme l'autre, en communication par fil spécial avec le divin Manager, mais grand de sa propre grandeur), que l'orphéon nationaliste, par le tintamarre de ses cuivres et de sa caisse ou le son pointu de ses clarinettes, affirme, plus hautement que jamais, l'intention de nous entraîner à rebours de cette évolution, qui nous dépasse de si haut, lui et nous ?

Voici des gens occupés à exalter ce qui sépare artificiellement les hommes, en niant tout ce qui, spontanément, les lie à travers le monde, c'est-à-dire à essayer de supprimer ce qu'il y a en nous de plus essentiellement humain. Ne feignons pas d'ignorer que le nationalisme, dans sa masse, est une « affaire », le meilleur placement de fils de famille qui s'offre aujourd'hui ; mais ne nous interdisions pas néanmoins de le considérer dans sa minorité désintéressée.

Qu'y a-t-il au fond de cette rengaine, si bellement reprise en chœur depuis hier, sinon la protestation enragée du vieil esprit

de tribu et de clan contre l'esprit européen ? Cet esprit est passé aujourd'hui, sans rien perdre de son étroitesse, dans la conception nationaliste de patrie. Surtout ne vous avisez pas de discuter cette conception avec l'un de ses partisans, car il la déclarerait aussitôt intangible, et vous appliquerait congrûment sur le bec l'une ou l'autre des formules à tous usages, — par exemple : « Cela ne se prouve pas, cela s'éprouve ».

Nous le savons. Nous aussi sentons cela. Mais il y a diverses manières de sentir cela. Songeriez-vous à considérer votre vraie famille comme restreinte à votre seule parenté ? Vos libres affections ne s'élargissent-elles pas bien au-delà de ce cercle péremptoire, au mépris de ceux que la loi nomme vos frères ou vos cousins, et parfois jusqu'à ignorer entièrement tels de ceux-ci, si votre cœur est plus intimement sollicité par d'autres ? Ne limitez pas davantage le nombre de mes compatriotes. J'ai des compatriotes partout. Partout où je me trouve en face d'un être de ma qualité, qui sent ce que je sens, qui aime ce que j'aime et hait ce que je hais, je découvre un homme de ma race, et j'ai envie de lui prendre la main et de lui dire : « Réjouissons-nous et faisons de grandes choses ensemble. » — L'autre jour, cet Oriental et moi nous avons échangé dans la rue un regard qui signifiait clairement que nous étions du même terroir. Il était né pourtant dans une île dont je ne soupçonne même pas les contours ni la couleur. J'ai des compatriotes espagnols, allemands, hollandais, américains, animés par les mêmes passions, unis par les mêmes affinités que moi. Ce sont mes « pays ». Ils parlent la même langue que moi ; qu'ils s'expriment d'ailleurs en catalan ou en japonais, cela n'a aucune importance. Une langue n'est pas seulement le petit mécanisme simplet qu'on explique aux écoles Berlitz : c'est quelque chose de bien plus universel. Une patrie également est davantage que ce que vous vous figuriez d'après votre conception rudimentaire : c'est quelque chose de beaucoup plus complexe et plus simple à la fois.

L'étranger, les frontières : mots vides de sens alors ? Oh que non ! Je sens aussi pleinement que vous ce qu'ils signifient. Je le sens peut-être autrement. Je découvre partout des étrangers et des frontières, aussi bien autour de moi que là-bas par delà les poteaux. Lorsque je rencontre un de mes voisins qui ne me comprend pas plus que je ne le comprends, en me suggérant le sentiment qu'il en serait de même dussions-nous passer vingt ans côte à côte, qui ignore ou insulte mes dieux, déclare une ignominie ce que j'estime une merveille ou inversement, je sens, de la base au faite, que je suis devant un étranger, qu'il y a une frontière entre lui et moi, que peut-être un jour ou l'autre, nous en viendrons aux mains et qu'il faudra que l'un de nous deux reste sur le carreau. Non, le sens du mot étranger ne m'échappe pas. Tenez, je vais vous faire un aveu, messieurs du nationalisme, et j'y ajouterai ma réelle gratitude. Jusqu'ici, je le vois à présent, je n'avais qu'une compréhension vague et terne de ce mot. Je sentais bien une distance considérable de telles gens, de telles manières, de tels sentiments à moi, mais jamais je ne m'étais douté qu'il pût exister, entre complanétaires, cet infini d'éloignement, cette effroyable absence de liens, si fragiles fussent-ils, que je découvre maintenant entre ma mentalité et la vôtre. Je vous dois cette découverte et ne l'oublie pas. C'est grâce à vous que j'ai soupçonné enfin ce que cela doit être absolument « l'étranger ».....

Et puis, vous me semblez si drôles, bonnes gens qui prétendez enclore mes sympathies en deçà d'une ligne géographique et exiger qu'elles coïncident avec une portion fixe du globe. Vous entendez nous traiter comme ces touristes à qui le guide ordonne, dans un musée : « Ici, il faut admirer », et qui admirent, sans un regard pour les chefs-d'œuvre de la salle d'à-côté, ignorés par le ciréon. Il n'y a que l'esprit qui souffle d'où il veut. Ne sentez-vous pas

Faites-nous parvenir des adresses de personnes susceptibles de s'abonner

combien est bouffonne et vaine cette prétention de situer ici plutôt que là-bas l'homme qui est fait pour émouvoir ma sensibilité, mon âme, tout moi-même, et pour lequel j'éprouverai ce sentiment capricieux, inexplicable, mais plus fort que tout : l'affection admirative?... Un peu trop insuffisante vraiment cette répartition du monde telle que l'enseignent les manuels : en Etats, départements, provinces ou paroisses, cernés d'un gros trait noir qui semble dire : « défense de passer ». Elle a besoin d'être revue et complétée. Il est des paroisses qui s'étendent de l'un à l'autre hémisphère. Elles se composent des fidèles de la même église, sans curé ni bedeau. Chacun de nous, souvent à son insu, a des concitoyens et des proches, attendant un signe de lui, en vingt villes aussi éloignées l'une de l'autre que Dunedin l'est d'Helsingfors.

Vous êtes-vous imaginé, ô naïfs, que « l'ennemi héréditaire » était au-delà de tel fleuve ou derrière tel massif de montagnes? Pour moi il n'est pas si loin. Il habite dans mon quartier, je le croise sur le trottoir en sortant de chez moi, il monte parfois l'escalier de ma maison, chaque jour nous échangeons un regard, même un salut ou des paroles. Je suis environné d'« ennemis héréditaires » qui acquittent leurs contributions au même bureau que moi, achètent leurs provisions à la même boutique. Ils ont la même couleur de peau, la même conformation physique que les gens de ce pays ; comme moi ils disent « oui » pour affirmer et « non » pour nier. Cependant ils ne pourraient se témoigner plus loin de moi s'il étaient Fuégiens ou Boschimans. Non seulement je les estime sortis d'une toute autre contrée, mais je crois bien que l'inimitié qui flotte invisiblement entre nous, ne se dissipera pas après deux ou trois générations, ni même, peut-être, après mille générations.

Par contre, admirez combien nationalistes français et pangermanistes allemands, à travers leurs invectives, se démontrent compatriotes : cela se voit si bien. Même souche, mêmes sentiments, même mentalité. Nous aussi nous avons des compatriotes là-bas. Mais c'est de l'autre patrie que nous nous réclamons.

Il n'est peut-être pas absurde de douter que la nation moderne réalise le *nec plus ultra* des organismes hypersociaux possibles. Il se pourrait que naquît quelque chose qui laissât plus de jeu aux régions, collectivités primordiales, et à la solidarité du monde. Mais la nation moderne existe telle qu'elle est, et je ne la nie pas. Je ne conteste rien de ce qui est vrai et sincère. Je dis seulement que dans tout Français, tout Anglais, tout Allemand, digne d'être mon compatriote, il y a quelque chose d'infiniment supérieur à sa qualité de Français, d'Allemand, d'Anglais, et c'est ce quelque chose d'indéfinissable qui m'est précieux par dessus tout et que je n'entends sacrifier à rien. Il ne s'agit pas de supprimer les nations, mais de les élever au-dessus d'elles-mêmes. Les frontières n'ont jamais gêné ceux dont la taille les domine.

Si par tant d'attaches je me sens profondément de ce peuple et de cette terre contre laquelle ont vécu les miens, combien d'affinités m'attestent que je suis également d'autre part... Alors comment voulez-vous me classer? Dans quel casier allez-vous me fourrer? Existerait-il des gens singuliers qui refusent d'entrer dans aucun casier? Des gens qui, peut-être parce qu'ils sentent n'appartenir au fond qu'à une république future, prétendent sauvegarder tout ce qui, chez eux, déborde les lignes imaginaires de la carte?

Subtilités d'intellectuelle? Au contraire : sentiment vrai de tout homme simple — voyez si les natures les plus incultes ne l'éprouvent pas spontanément, et avec plus de force encore — sentiment de l'homme simple et sain qui a reçu en héritage ou acquis cette petite qualité : la générosité. Noblesse native qui nous fait reconnaître chez des « étrangers », où et quels qu'ils soient, la beauté que nous prétendons faire apprécier d'eux en nous. (Ah, ces mesquins qui réclament l'hommage de tous et sont incapables de rendre hommage à tous! Ces « primaires » qui se figurent qu'on est nécessairement grand *contre* les autres! Ces nationalistes qui ne savent pas honorer les autres nationalités!) Générosité qui s'énonce avec tant d'ampleur dans cette parole d'évangile du grand Européen qu'est Emile Verhaeren :

Admirez-vous les uns les autres.

* * *

Une des joies que nous dispensent les tréteaux nationalistes, c'est la belle franchise accrue des ratapoils jeunes et vieux qui s'y pressent. Franchise qui encourage la nôtre et sollicite de nous, les spectateurs, quelques répliques appropriées.

Voyez-les se gonfler de satisfaction en prononçant ces mots : « renaissance française » (trois ans d'existence, annoncent-ils, le bébé est joufflu et déjà joue avec des petits soldats), « réveil de la fierté nationale », « unanime confiance ». Ils les accompagnent de tels gestes que nul des badauds rassemblés ne s'y trompe : cela signifie, n'est-ce pas, qu'ils espèrent que l'occasion va bientôt s'offrir pour les fils de vaincus de savourer les joies royales de la « revanche ».

Voici des hommes qui voudraient dériver toutes les énergies d'un peuple et les verser à l'exaltation de cette vertu inédite : la rancune. En un âge où le monde en son entier tressaille d'activités, d'ambitions, de rêves, de désirs nouveaux qui passent les frontières, leur unique préoccupation est de régler à coups de poings une vieille querelle de voisinage. Pauvres imaginatifs qui êtes incapables d'évoquer d'autres formes d'héroïsme que la « revanche »! Pauvres petits passionnés qui ne sentez pas d'autres désirs plus propres à assouvir vos fringales d'action...

Ces gens parlent de dignité. Admirons la dignité de leur présente attitude : des vaincus, qui ont, dans leur histoire, d'innombrables victoires, qui ont attesté séculairement leur bravoure, et qui refusent d'accepter une défaite — une défaite d'ailleurs méthodiquement préparée, organisée, cherchée. La merveilleuse dignité, et comme elle suggère, n'est-ce pas, plutôt la force tranquille et la volonté de vivre en concordance avec le monde, qui se sent de plus en plus riche en moyens de se prouver à soi-même sa force en dehors de la guerre, qu'une mesquine vanité blessée...

Et cette orgueilleuse volonté d'ignorer l'Allemagne, comme elle est pénétrée d'intelligence, comme elle est moderne et féconde... La beauté de cet entêtement d'ignorance, — la largeur d'esprit qu'atteste, par exemple, ce souci d'accepter exclusivement, comme spécimens de l'opinion de nos voisins, les plus ridicules paragraphes de leur « presse immonde », à l'égard de laquelle la vraie Allemagne éprouve les mêmes sentiments qu'inspirent nos va-t-en-guerre à une autre France, qui se tait plutôt, avec décence.

(A suivre)

LÉON BAZALGETTE.

Le principe des nationalités

Le système des nationalités a déjà provoqué et provoquera plus de guerre que ne l'on fait autrefois les querelles religieuses et que ne le font de nos jours les ambitions des rois. Les convoitises des nations sont plus âpres, leurs triomphes plus hautains, leurs mépris sont plus insultants que ceux des princes ; ils soulèvent aussi des ressentiments plus amers et plus durables. L'homme n'est plus atteint dans son sang et dans sa race ; les passions qui n'agitaient autrefois que quelques individus gagnent la masse du peuple, et elles deviennent d'autant plus terribles que les esprits dont elles s'emparent sont plus bornés.

ALBERT SOREL.

(« Guerre franco-allemande »).

Guerre, trafic et piraterie sont trois en un, et on ne peut les séparer.

GOETHE.

Ce que touche l'amour est sauvé de la mort.

ROMAIN ROLLAND.

Les Petites Baraques

SEPT ANS

— « M'man ? Laiss'-moi voir les p'tit's baraques ?
Dis ? Arrête-toi, M'man ? Me tire pas :
Tu m' chahut's... tu m' fais mal au bras :
Aïe, M'man ! Tu m' fous tout l' temps des claques.

Bon sang, c' qu'y a du populo !
M'man ? I rigol'nt comme des baleines...
Quoi c'est qu'i leur montre, el' cam'lot ?
Pheu!... c' que ça fouett' l'acétylène !

M'man, les « bolhomm's », M'man, les « pépées »,
Les autos, les flings, les musiques,
Les sabr's, les « mins d' fer » mécaniques,
Vrai, Moman, c' que j' suis égniaulé !

C' qu'i coût' cher, l' « cheval » du milieu ?
Çui-là qu'est pus grand qu'eune enseigne,
J' vourais l'avoir, moi, Nom de Dieu !
Aïe, M'man ! Tu fous toujours la beigne.

Quiens, ton baluchon qui s' défait.
I te l'ont rendu, « chez ma tante » ?
C'est p'têt' pour ça qu' t'es pas contente ;
Oh ! vas donc, Moman, qué qu' ça fait !

N' t'occup' pas si tu n'as pas d'sous,
C'est pas pour ach'ter que j' l'arrête,
Mais rien que d' z'yeuter les joujoux,
Moi ça m' fait du bien aux mirettes.

Si l' dâb' rentr' pas mûr et sans l' rond,
Ben tu m' paieras eun' 'tite échelle,
Eune orange ou deux sous d' marrons,
Vas, M'man... ça f'ra la rue Michel !

Oh ! là là, c' que j' suis fatigué,
On n'est pas encore à Saint-Ouen ?
Pus qu'on trottaille, pir' que c'est loin,
Oh ! Moman, c' que j' suis fatigué !

Tu sais, l' sal' môme de l'épicier
(I fait son crâneur, son bergeois),
L'au' nuit, l'a eu dans ses souïers
Eun' tit' balance et des vrais poids :

Avec eun' bell' petit' bagnole,
Eun' boit' de troufions, un guignol ;
C'est « l' pèr' Noël », à c' qu'i paraît ;
Dis, moman, pour voir, c'est-i vrai ?

— Et vous ? qu'i nous a d'mandé, les crapauds,
S'pliquez-moi c' que vous avez eu
De la part du Petit Jésus ?
— Nous, qu'on y a rétorqué : « La peûu ! »]

Alorss, tu sais pas c' qu'i nous a dit ?
M'man : i nous a app'lés « Pleins d'poux ! »
Le P'tit Noël, ben sûr, pardi,
N'va pas chez des purées comm' vous ! »

Alorss, les autr's, moi, mes frangines,
Tous dessus on y a cavalé.
Ah ! qu'est-ce qu'on y a mis comm' volée !
Tiens, aussi, pourquoi qu'i nous chine ?

Pis on y a cassé ses affaires,
Pis après on s'est fait la paire,
Et lui, l' sais pas c' qu'i nous a dit ?
— « Tas d' muftons, j' vais l' dire à mon père,
Et j' vous f'rai couper vot' crédit... »

Ben, quoi donc, Moman, qu'est-c' qu'i t' prend ?
Oh ! là ! C'est lui la « mauvais' graine ».
Aïe ! oh ! assez ! Non, c' que j'étrenne.
Mince ! On voit bien qu' c'est l' jour de l'an ».

AUX LECTEURS

Un Groupe d'Insoumis et de Déserteurs nous communique un manifeste, à fin d'insertion. Nous en approuvons pleinement le contenu, mais comme la place nous est mesurée et qu'il a déjà paru dans plusieurs journaux, nous avons cru bon de l'encarter dans ce fascicule.

— De nombreuses demandes de collection de la première année nous sont parvenues et nous parviennent encore. Nous ne pouvons les satisfaire complètement, les nos 3, 4, 5 et 6 étant épuisés. Prière à ceux de nos lecteurs qui pourraient disposer de ces fascicules, de bien vouloir nous les renvoyer contre remboursement.

“ Entre Nous ”

Mercredi 30 janvier, salle Vigny, boulevard du Pont-d'Arve (angle de la rue Dancet), René Jubert lira des extraits du beau livre de Cœurderoy :

JOURS D'EXIL

Invitation à tous.

Souscription permanente

Ch. G., 3,— ; S. P., 10,— ; un Français, 50,— ; Arn., 5,40 ; Avril, 1,— ; Pil., 2,— ; Neidh., 0,50 ; R. J., 7,50 ; G. N., 5,— Fas., 0,10 ; F. Mutti, 1,— ; un camarade, 1,05 ; deux collectes, 15,55 ; Primo 0,50 ; Ch. Eberh., 2,50 ; Vinc., 0,50 ; J. S., 0,45 ; Ch. B., 2,50.

Total . Fr. 108,55

Fraternité

14 janvier 1918.

Je passe, méditant, soudain une aile de moineau égarée sur la sente s'offre à mes regards.

Triste débris d'un être jadis vivant, tu me rappelles à la vie. Tu vivais, je vis, un souffle commun nous a animé; tu as souffert, tu es mort; j'en souffre, un sentiment pénible m'étreint, je détourne la tête.

* * *

Une lettre arrive de France, bordée de noir, elle apporte la nouvelle de la mort d'un jeune camarade; sa mère éplorée, inconsolable, s'exprime en ces mots: « Oui, ce sont ces Allemands qui ont tué mon fils, oui, ce sont eux, ils... »

Un seul mot s'impose: « irréparable »; abstenons-nous de juger, souffrons avec nos frères, plaignons, tâchons d'aimer, de vraiment aimer pour tâcher d'apaiser.

* * *

C'est un soir, je remonte de la ville, mon esprit travaille tandis que mon corps poursuit sa course rapide, comme un automate.

— Pourquoi les hommes n'aiment-ils pas ?

— Parce qu'ils ne savent pas.

— Et s'ils savaient ?

— Ils verraient qu'ils sont tous unis les uns aux autres par des liens visibles et invisibles indestructibles. Ils verraient qu'ils sont un et ils comprendraient qu'haïr un autre homme c'est se haïr soi-même, que le voler c'est s'appauvrir et que le tuer c'est se suicider, ils comprendraient aussi qu'aimer son ennemi c'est vouloir son propre bien.

— Ils ne vivent pas.

— Ce sont des aveugles à part quelques sages.

— Alors ?

— Ils s'anéantissent. Connais-tu le mot de Barbusse: « Deux armées aux prises, c'est une armée qui se suicide » ?

— Que faire ?

— Aimer.

— Et puis ?

— Aimer, toujours aimer.

— Alors ?

— Nous serons libres et nous pourrons aspirer à guider les autres.

— Et les autres ?

— Ils apprendront, et puis en souffrant...

— Et notre idéal social ?

— Il se réalisera après, nous ne pourrons avoir tout en commun que quand l'amour aura remplacé l'égoïsme parmi les hommes et tu sais, des mœurs résultent les lois, la vie engendre les principes.

— Dans combien de temps ?

— Je ne sais, mais il n'y a rien à faire d'autre, nous méconnaîtrions le problème si nous voulions produire l'effet en négligeant la cause.

* * *

Je me sentis grandir, mon cœur se dilata jusqu'à l'infini et il me sembla qu'il tentait d'embrasser le monde; il vibra; je compris qu'il allait vivre. Je me sentis uni à tous et à chacun en particulier, j'étais le frère de l'homme qui passait sur l'autre trottoir, ombre décharnée; j'étais le frère de l'homme avec qui j'avais conversé quelques heures auparavant à la gare et un désir immense de le leur témoigner grandit en mon cœur.

Oui, je commençais à mieux vivre, car j'avais mieux compris.

A mon bien cher camarade Claude Salives, témoignage de sincère affection.

EDMOND DARDEL.



LIVRES

ET

REVUES

Tu ne tueras point. Lettre ouverte à un pasteur patriote, par René Banderet. La Chaux-de-Fonds 1917. Imprimerie Coopérative, 20 centimes.

Bien des pasteurs ont affirmé dans des brochures que la guerre est conciliable avec l'esprit évangélique. Le pasteur P. Perret, dans une récente brochure, *Tu ne tueras point*, conclut en affirmant que cette parole biblique veut dire en réalité: Tu tueras!

R. Banderet répond au pasteur Perret. Il n'a pas étudié la caustique, dit-il, et sa brochure ne réfute pas argument par argument la brochure Perret.

C'est un cri de sincérité d'une âme chrétienne qui s'insurge contre le militarisme et ses horreurs, et qui s'oppose avec indignation à l'attitude des clergés et des églises qui soutiennent le militarisme.

C'est une brochure antimilitariste que chacun lira avec intérêt.

demain, pages et documents (directeur: Henri Guilbeaux), avenue Gerebzw, 25, Genève.

Fascicule de janvier:

Dans son article dont le titre est significatif: *Contre Caillaux, pour les Bolcheviki*, Henri Guilbeaux défend, en face des événements, le point de vue zimmerwaldien radical; un document de premier ordre et dont l'influence se manifestera sans nul doute en dehors de la Russie: *Programme du Parti social-démocrate de Russie (bolchewiki)*; une page courageuse de Jean de Saint-Prix: *Le sort d'une protestation*; une étude remarquable et complète du socialiste italien connu Giovanni Fassina: *L'attitude des socialistes italiens en face de la guerre européenne*; un chapitre de l'intéressant roman de l'écrivain anglais Douglas Goldring: *Une séance de tribunal pour « Conscientious Objectors »* (introduction et traduction de M. Boniard).

A Tête Haute, par Un Déserteur. Zurich 1917, Libreria Internazionale, Dienerstr. 0 fr. 10.

La place nous avait manqué pour signaler, dans notre dernier fascicule, cette brochure qui explique la signification morale de la désertion. La première partie est un examen très documenté de la « question des déserteurs » en Suisse. C'est avec regret que nous devons renoncer à reproduire les dignes déclarations d'un déserteur par conscience.

A Tête Haute se recommande par la netteté et la fermeté des principes énoncés. L'argumentation, dialectiquement conduite, y est très convaincante.

La Paix générale est possible, suivi d'un tableau comparatif de 21 programmes officiels de paix, par Joseph Chapiro. — Edition de la *Sentinelle*, La Chaux-de-Fonds. Prix: 1 fr.

Nous avons reçu:

Cænobium (nous en parlerons dans le prochain numéro); *Die Aktion*; *Die Friedenswarte*; *L'Arc-En-Ciel*; *l'Aube*; *le Carmel*.